

AU TOURNANT ROMANESQUE DE NOS LETTRES

Dans les Ombres¹
La Chair décevante²
Juana, mon aimée³

* * *

A la délicatesse de *Dans les Ombres*, à la frénésie de *la Chair décevante*, deux livres de très sensibles poètes, M. Harry Bernard oppose son meilleur roman jusqu'ici, *Juana, mon Aimée*. Bien qu'il puisse encore tenter une réussite plus complète, du moins, il semble avoir trouvé sa *formule*.

Son ouvrage est d'une technique moderne, mais réfléchi : un monologue intérieur où il est cependant tenu compte des contingences, enfin le révélateur d'un drame où chaque chose est pesée et que l'art veut rendre plausible. Cette oeuvre ne nous tient pas seulement par l'émotion. Elle aspire à

durer. C'est pourquoi elle s'adresse à l'homme tout entier. D'ailleurs, c'est un livre au caractère viril, d'un ferme dessin, nourri de faits, au récit bien posé, conduit et achevé.

M. Harry Bernard passait pour un auteur froid. Il a commencé de se départir de cette manière-là sans tomber dans l'excessif. Un feu plus chaleureux circule dans ses pages. Le roman canadien a trouvé en lui un habile animateur.

Voici l'affabulation. Raymond Chatel, un journaliste montréalais, est malade de la poitrine. Le médecin l'envoie dans l'Ouest canadien, au nord de Régina, recouvrer la santé. Raymond s'établit dans une brave famille, celle des Lebeau. Il tiendra lieu de maître d'école pour les enfants de la maison, aidera, selon ses forces, aux travaux de la ferme, fera la chasse et respirera le grand air tonifiant de la plaine. Un jour, lors d'une promenade à cheval, il rencontre Juana Duchesne. Nos deux jeunes gens s'aiment. Puis Juana se marie à un autre et s'en va au loin. C'est le drame du livre.

Tout le roman tourne autour d'une équivoque, Juana, dans son enfance, a connu Raymond, à Ottawa, au moment où il était fiancé à Gabrielle Bolduc. Elle s'en est fait

dès lors une idole qu'elle n'a jamais cessé de chérir. En quelles circonstances favorables à l'épanouissement de son amour elle retrouve son ami! Mais elle le croit marié. Alors la jeune fille a le courage de se séparer de Raymond en cherchant ailleurs un appui contre lui.

L'équivoque semble discutable. Nos amoureux eussent pu s'expliquer. Comment Juana n'a-t-elle pas demandé la seule question nécessaire: « Votre femme, Raymond, ne vous a donc pas suivi? » Mais, par une ingénieuse façon de présenter les personnages, de les faire agir sans se livrer, de soutenir l'intérêt sans combler la curiosité, de nouer plus vivement l'intrigue jusqu'à la fin, M. Bernard réalise le tour de force, où se révèle le romancier, de nous faire accepter et priser à sa valeur le récit.

Ce livre est composé comme un tableau où précisément les valeurs sont équilibrées. D'un côté, le roman de Raymond et de Juana; de l'autre, l'amour de Lucienne Lebeau pour Raymond, et, comme dénouement, le départ de Juana au bras de son mari, tandis que naît chez le lecteur l'idée que Raymond et Lucienne finiront peut-être par s'entendre. Enfin, à travers tout cela, le large dra-

me de la conquête partielle du sol des prairies par nos Canadiens français, porteurs là-bas de notre civilisation et de notre idéal.

L'ouvrage est travaillé avec soin, avec goût, sans négliger les jalons essentiels. Le roman n'échappe pas au romancier. La volonté conductrice n'abandonne guère le fil d'Ariane au hasard ou au gré d'improvisations fantaisistes échelonnées au cours de la route ou à l'humeur du moment et à tous les souffles de la sensibilité. Il y a un plan à la base de l'oeuvre, et ce plan est suivi, ou du moins se précise à mesure que l'auteur écrit. L'élément de spontanéité le cède alors à celui de la sécurité et de la force continue. La part cérébrale consciente et volontaire relève de leurs défaillances et de leurs hiatus l'imagination et l'émotivité de l'auteur qui donnent d'elles-mêmes une mesure moins vive, mais plus cohérente. Par dessus tout, M. Bernard a le don de créer des ensembles et de faire un roman total, non pas fragmentaire.

Et puis il y a équilibre entre les personnages, l'action, le décor.

Sans vouloir prétendre à peindre la Saskatchewan centrale, M. Harry Bernard en donne cependant une représentation étudiée

et fidèle. Si le coeur qu'il analyse est de tous les pays, le paysage, les saisons, les moeurs, la flore, la faune, sont de là-bas et non de n'importe où.

Voici, par exemple, un pan du décor :

On a beaucoup calomnié la steppe canadienne. Quand je quittai ma province pour l'Ouest, j'étais persuadé que je m'en allais vers un pays uniformément plat, sans arbres ni arbustes d'aucune sorte. J'imaginai une plaine se déroulant à l'infini vers un horizon toujours fuyant, avec, ça et là, pour animer le paysage, la fumée montante d'habitations clairsemées, tapies contre terre, dans l'ombre desquelles languissent des bestiaux ennuyés. Rien n'est moins exact que ce tableau. Il est le produit d'imagination désordonnées, autant que du préjugé. Il est faux en ce qui concerne l'aspect physique de la contrée, et l'impression qui s'en dégage.

Du Manitoba, à mesure qu'on s'enfoncé dans la prairie, un grand étonnement saisit le nouvel arrivant, et se superpose à l'impression première d'immensité. C'est que la plaine est extrêmement diverse. Elle s'étend d'abord sur de longues distances, fière de son blé jeune, d'un vert très pâle, qui se cou-

che sous le vent. Elle se creuse, se soulève en monticules, se déroule en souples ondulations. Des lacs nombreux apparaissent, vert-bleu ou gris d'argent dans le lointain, les uns salés, où le poison ne vit pas, les autres d'une eau si limpide, sur sable blanc, que le fond s'aperçoit à quinze pieds.

La prairies est fort vivante, par sa flore et par sa faune. Elle grouille de vie animale. J'ai parlé des canards, qui sont de vingt familles différentes. Canards noirs et canards gris, milouins aux yeux rouges, à tête rousse, sarcelles et morillons, canards de toutes tailles et de tous les âges, qui encombrant les rivières et les lacs, les marais, jusqu'aux fossés débordés, le long des voies ferrées. La prairie est également riche d'outardes, de poules d'eau que le profane confond avec les canards, de bécassines à long bec, d'alouettes et de pluviers divers, de geais du Canada, d'étourneaux aux ailes rouges, voire de mouettes grises et blanches qui planent sur les labours d'été. Ces mouettes viennent des Grands Lacs; elles volent isolées et se posent tout à coup sur la terre retournée, où elles mangent des racines et des vers. Leur arrivée est un signe à peu près certain de mauvais temps. En fait de

gibier à poil, la steppe est moins prodigue. Elle a bien ses petits loups ou coyotes, d'énormes lapins sauvages et les gophers, ces satanés gophers pour lesquels il n'existe pas de nom français, et qui sont le fléau sans cesse renaissant des cultures.

Voulons-nous avoir une idée de ce qu'est le vent au pays des plaines? lisons ceci :

Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'il signifie. Le vent de l'Ouest est terrible. Je l'ai entendu pleurer, gémir, des jours et des nuits, sans un instant de répit. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait comme une bande de loups faisant curée au fond d'un bois. Il venait par rafales, coupant l'air sec, brûlant les chairs. On eût dit qu'il allait balayer la plaine, arracher la toiture de la maison, nous rouler dans ces tourbillons et nous emporter, fétus de paille et poussières vaines, vers la mort et l'oubli final. Je hais le vent. Je sais des hommes qu'il a brisés. Ils étaient forts, ils avaient toutes les audaces, ils étaient prêts à tous les risques. Ils reculèrent devant le martyr du vent. Ils aimèrent mieux partir que de lutter contre lui.

Et ne négligeons pas non plus de savoir ce qu'est l'hiver là-bas :

De jour en jour, le froid augmenta. Les clous se brisaient parfois dans la charpente de notre maison. Cela faisait un bruit sec, comme celui d'une détonation. Dans l'étable, où Nellie, la vache, vivait en bonne intelligence avec les chiens, un frimas blanc adhérait aux murs. Dehors, en plein vent, on eût dit qu'une main de fer nous empoignait aux tempes. C'était l'hiver, l'incomparable hiver canadien, si beau et si rude. La peau de nos visages se rétractait. Si nous n'y prenions garde, le froid avait tôt fait de mordre au nez, aux joues, aux oreilles. La surface gelée devenait d'un blanc cireux, cadavérique avant la lettre.

Vous avez hâte de faire la connaissance de Juana? Lisez cette page: vous vous reposerez ici de ce qui est un peu rugueux et aride parfois dans le style de M. Bernard.

Je la considérai, amusé, avec un intérêt qui ne dut point lui échapper. D'ailleurs, pas un homme connaissant Juana n'eût voulu me blâmer. Cette femme était la plus merveilleuse créature que j'aie encore vue. Un corps nerveux, mince, presque androgyne. Des mains parfaites. Des yeux gra-

ves, d'un gris sombre, qui paraissaient bleus à certains moments. Je l'enveloppai toute, d'un regard rapide, et elle soutint l'examen. Elle était sûre d'elle. Pas un muscle n'avait bougé dans son visage.

Je n'essaierai pas de tracer son portrait. Pourrais-je fixer la mobilité des traits, l'éclat lumineux des yeux, l'ombre de la peau? J'ai connu cette femme, je l'ai aimée, et je ne saurais dire son attirance, ni le charme particulier qui émanait d'elle. On a beau faire, l'éloignement et l'absence mettent un brouillard autour des êtres dont nous sommes séparés. Ils peuvent avoir laissé en nous une impression, nous ne possédons plus leur personne physique. Juana était très brune, avec des cheveux noirs, coupés courts et frisés aux tempes. Ses cils longs, quand ils bougeaient jetaient une ombre sur ses joues. Elle montrait en riant de petites dents gourmandes, et ses lèvres finement arquées, rouges au point de paraître saignantes, soulignaient l'impatiente ardeur dont tout son corps vibrat.

.....
Elle était très belle. Toute sa personne rayonnait de vie, d'ardeur, de force jeune. On sentait qu'il y avait chez elle, sous la

peau, de la chair, des nerfs, du sang. A l'attrait physique, si puissant, se joignaient une culture et des qualités évidentes. Sa dévotion pour son père, la résignation, la volonté qu'il avait fallu pour l'accompagner dans sa retraite, le courage dont elle faisait preuve depuis, dans ce rustre milieu devenu le sien, disaient l'effort moral dont elle était susceptible. Je n'étais pas loin aussi, pour me persuader moi-même, d'ajouter encore à la réalité.

La psychologie n'est pas intercalée dans le livre. Elle adhère de toutes parts au roman, et il est assez difficile d'en détacher des motifs à citations. Elle n'a jamais cette fulguration qu'on trouve chez Jovette-Alice Bernier. Elle pâlit, si on extrait de l'ensemble un développement. On ne saurait morceler l'ouvrage de Bernard sans lui nuire. Chaque aspect du sujet traité par notre auteur est complet en soi, assez achevé et mis au point, mais fondu dans le tout auquel il participe, et dont il reçoit, en retour, la vie et le mouvement.

* * *

Notre roman canadien est donc rendu à son premier tournant critique. Les trois li-

vres que nous avons analysés indiquent quels courants y convergent. Avec les apports de nouveaux écrivains, ces courants s'enrichiront en s'additionnant les uns aux autres. Si nous nous en tenons à *Dans les Ombres*, à *la Chair décevante* et à *Juana, mon Aimée*, nous discernons aussitôt un roman analytique et lyrique tout ensemble, un roman paroxystique et un roman qui se renouvelle dans l'ordre. Voilà déjà de quoi marquer la route.

Il nous appartient aussi bien qu'à toute autre race de pratiquer la psychologie. Les livres de mesdemoiselles Senécal et Bernier et celui de monsieur Bernard prouvent que nous y pouvons réussir à des degrés divers. Ainsi mademoiselle Senécal a-t-elle dépassé mademoiselle Bernier et monsieur Bernard en lyrisme, tandis que mademoiselle Bernier dépassait mademoiselle Senécal et monsieur Bernard en intensité psychologique, et M. Bernard l'une et l'autre en discipline féconde.

Il reste à dire que, dans un pays jeune comme le nôtre, on ne saurait considérer les lettres indépendamment de notre nationalité qu'elles doivent *servir*, sous peine de forligner. Nous ne pouvons rien perdre sans

perdre presque tout, coincés que nous sommes parmi des gens d'autre langue, plus nombreux et mieux outillés que nous. C'est pourquoi le roman canadien doit fortifier le lecteur, l'élever à des considérations plus généreuses, tout en tenant compte de la vie telle qu'elle est, et non pas énerver son sentiment et le faire glisser à la sentimentalité ou à la sensualité irrémédiables. Agir autrement serait contribuer à ôter à notre peuple son courage dans la lutte, le replier sur lui-même, le livrer à l'égoïsme stérile.

Ni M. Bernard ni mademoiselle Senécal ni surtout mademoiselle Bernier n'ont l'intention d'écrire pour des conventines. M. Bernard lui-même, dont le livre est si pur, a deux pages assez caressantes. Mais, à l'encontre des auteurs ultra-modernes d'ailleurs, ils ont enfermé, qu'ils le veuillent ou non, une leçon dans chacun de leurs livres (tandis que Julien Green, par exemple, nous laisse, après la lecture de son *Adrienne Mesurat*, une stupéfiante impression de néant).

La leçon qui se dégage des *Ombres* de mademoiselle Senécal est la suivante: ne laissez pas échapper le frêle joujou de votre coeur. Celle qui se forme en nous après la

lecture de *la Chair décevante*, et qu'on retrouverait dans Faust: n'ouvre ta porte, ma belle, que la bague au doigt! Celle enfin que M. Bernard a chargé *Juana, mon Aimée*, de nous faire entendre: deux âmes qui s'aiment doivent être ouvertes l'une à l'autre sous peine des plus cruels malentendus. Chose à noter, la morale le plus vivement exprimé est celle que nous propose mademoiselle Bernier. De telles leçons ne sont pas formulées en toutes lettres. Il suffit qu'elles existent pour qu'il soit honnête d'en tenir compte. Tant il est vrai qu'un écrivain sincère, élevé dans notre milieu ne peut écrire un livre qui soit vide.

Combien d'enseignements nos psychologues ont encore à tirer de leurs oeuvres! Ils se garderont bien de devenir pédagogues autant qu'ennuyeux. Qui les lirait? Quittant toutes les ombres, ils marcheront plus allègrement, la bonne chanson aux lèvres, sur la route qu'illumine le vivifiant soleil du devoir et du dévouement à une noble idée.

M. Albert Lévesque, en s'identifiant à ce mouvement de nos lettres, est en passe de devenir l'éditeur attitré de la jeune génération canadienne-française. Elle lui devra, quelque jour, lorsqu'elle aura atteint le pi-

nacle, une part certaine de ses succès. Il en aura été le mécène, sans négliger de s'en montrer le mentor, au carrefour le plus accidenté jusqu'ici de nos lettres.

F I N